

Le Chat Murr 97

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

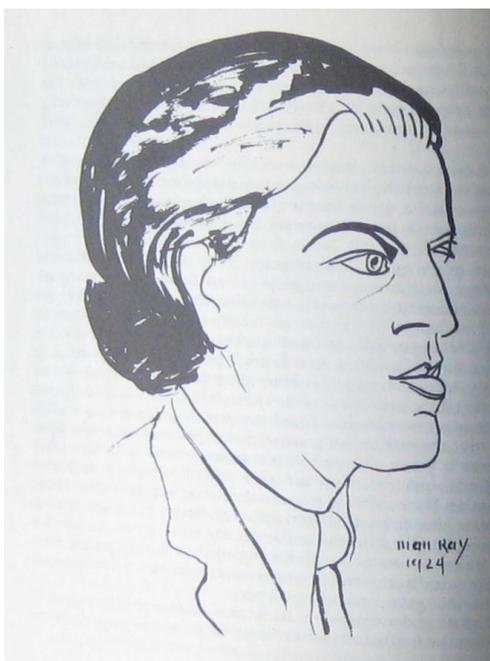
LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
SEPTEMBRE 2024 ISSN 2431-1979

Vous avez dit surréaliste ?

J'appartiens à une génération qui écoute encore la radio au petit-déjeuner, et chaque matin (ou presque) je peste contre l'emploi abusif du mot « surréaliste » pour qualifier je ne sais quel comportement, événement ou situation sortant de l'ordinaire. Je sais bien, si l'on en croit André Breton, que « le langage a été donné à l'homme pour qu'il en fasse un usage surréaliste », et peut-être avez-vous fait cette expérience que l'auteur de *Nadja* – ce livre à jamais magnifique – décrit dans le premier *Manifeste du surréalisme* : « ... il m'est arrivé d'employer surréellement des mots dont j'avais oublié le sens. J'ai pu vérifier après coup que l'usage que j'en avais fait répondait exactement à leur définition. » Cent ans après la publication en 1924 de ce fameux manifeste (d'autres textes suivront), il nous faut lire ou relire André Breton, Paul Éluard, Louis Aragon et les autres que nous avons peut-être oubliés comme Robert Desnos. Et il nous faut voir ou revoir les œuvres des artistes que le mouvement surréaliste – cette étonnante et véritable révolution culturelle du XX^e siècle – a engendrées. L'occasion nous en est donnée grâce à l'exposition organisée par le Centre Pompidou du 4 septembre 2024 au 13 janvier 2025. Je vous raconte ici mon cheminement au cœur du surréalisme.

Merci à André Breton et à Paul Éluard !



Portrait d'André Breton par Man Ray
Plume, 1924

« Je suis sale. Les poux me rongent. Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent. Les croûtes et les escarres de la lèpre ont écaillé ma peau, couverte de pus jaunâtre. Je ne connais pas l'eau des fleuves, ni la rosée des nuages. Sur ma nuque, comme sur un fumier, pousse un énorme champignon, aux pédoncules ombellifères.¹ » Je me souviens comme apprise par cœur de cette page cauchemardesque d'Isidore Ducasse, l'auteur des *Chants de Maldoror*, par le comte de Lautréamont, lue sur un lit d'hôpital. J'avais trente ans. Depuis, je fais partie de ceux qui « ont pris la très louable résolution de parcourir ces pages, pendant que la bougie brûle, si c'est la nuit, pendant que le soleil éclaire, si c'est le jour.² »

LIRE PAGE 2

En réalité, mon voyage au pays de Maldoror a commencé plus tôt avec Léon Bloy dont la lecture du *Désespéré* me mena tout droit à ce « monstre de livre [...], œuvre tout à fait sans analogue et probablement appelée à retentir³ ». La séduction ne s'exerça pas immédiatement, mais sans faire de moi l'un de ceux que l'auteur apostrophe : « Que le lecteur ne se fâche pas contre moi, si ma prose n'a pas le bonheur de lui plaire.⁴ » J'avais tout simplement besoin d'un peu de temps pour goûter *Les Chants de Maldoror*. André Breton et Paul Éluard m'ont aidé en me soufflant ce mot d'André Gide cité dans leur *Dictionnaire abrégé du surréalisme* publié en 1938 : « J'estime que le plus beau titre de gloire du groupe surréaliste est d'avoir reconnu et proclamé l'importance ultra-littéraire de l'admirable Lautréamont. » Ma conversion au surréalisme date de ce moment.

Je ne sais pas en définitive si « le langage a été donné à l'homme pour qu'il en fasse un usage surréaliste », mais André Breton m'a au moins convaincu d'une chose, à savoir que « l'imaginaire est ce qui tend à devenir réel⁵ ». Et puis j'ai appris de lui que la poésie

[...] se fait dans un lit comme l'amour
Ses draps défaits sont l'aurore des choses⁶

Et ça, ce n'est pas rien !

Quant à Paul Éluard, j'ai gardé de lui de beaux vers, de belles pages sur Georges Braque, Juan Gris, André Masson, Joan Miro, René Magritte, Pablo Picasso... ; de jolis propos sur la poésie, la peinture, la vie, la mort, le rêve, l'amour, la justice... ; des mots forts pour saluer la mémoire de poètes comme Federico Garcia Lorca, Saint-Pol-Roux ou Max Jacob que l'on a « déportés, torturés, assassinés parce qu'ils représentent le bien contre le mal, la vie et la vertu contre la bêtise et la force au service de cette bêtise.⁷ » Et bien d'autres choses, mais laissez-moi oublier un trop vibrant hommage à Joseph Staline dont j'ai du mal à penser que le poète de *Capitale de la douleur* ait pu croire un instant que « grâce à lui nous vivons sans connaître d'automne⁸ ».

Jamais un poète n'a autant donné à voir que Paul Éluard.⁹ Sans doute parce qu'il croyait que « la passion de peindre s'est toujours montrée semblable à celle de vivre et de faire vivre, par les autres et pour les autres¹⁰ ». Il m'a personnellement révélé un artiste comme Max Ernst, et Max Ernst, c'est assurément

Le délice d'aller vers des êtres oubliés
Par des chemins inoubliables.¹¹



Max Ernst *L'Éléphant Célèbes*
Tate Gallery (Londres)

« Sans erreur, sans fausse honte,
au hasard, nous pouvons
désormais donner à une main le
visage de la souffrance, à un
éléphant la pudeur (en face)
d'une vierge décapitée, aux
anges comme Œdipe, sa mère et
l'autre les perles les plus
obscènes. »

Paul Éluard, « Max Ernst » (1922)

Paul Éluard admirait Max Ernst comme « un poète très haut » : « À travers ses collages, écrivait-il en 1937, ses frottages, ses tableaux, s'exerce sans cesse la volonté de confondre formes, événements, couleurs, sensations, sentiments, le futile et le grave, le fugitif et le permanent, l'ancien et le nouveau, la contemplation et l'action, les hommes et les objets, le temps et la durée, l'élément et le tout, nuits, rêves et lumière.¹² » Max Ernst est honoré dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* comme « peintre, poète et théoricien surréaliste des origines du Mouvement à ce jour ».

📖 1. Lautréamont, *Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Bibliothèque de la Pléiade, p. 169. 2. *Ibid.*, p. 159. 3. Léon Bloy, *Le Désespéré*, Club des Libraires de France, 1955, p. 38. 4. Lautréamont, *Œuvres complètes*, p. 187. 5. André Breton, *Poésie & autre*, textes choisis et présentés par Gérard Legrand, Le Club du meilleur livre, p. 124. 6. *Ibid.*, « Sur la route de San Romano », p. 247. 7. Paul Éluard, *Œuvres complètes*, II, textes établis et annotés par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Bibliothèque de la Pléiade, p. 863. 8. *Ibid.*, p. 351. 9. *Donner à voir* est le titre d'un recueil de Paul Éluard publié en 1939. 10. Paul Éluard, *Œuvres complètes*, II, p. 518. 11. Paul Éluard, « Max Ernst », *Œuvres complètes*, I, p. 388. 12. Paul Éluard, « Au-delà de la peinture », *Œuvres complètes*, I, p. 946.

Robert Desnos, une simple « curiosité » ?



Portrait de Robert Desnos par Ernest Pignon-Ernest
Paris, 2001

Le 8 février 1944 – le jour de ma naissance – Robert Desnos notait dans son Journal : « Ce que j'écris ici ou ailleurs n'intéressera sans doute dans l'avenir que quelques curieux espacés au long des années. Tous les vingt-cinq ou trente ans on exhamera dans des publications confidentielles mon nom et quelques extraits, toujours les mêmes. Les poèmes pour enfants auront survécu un peu plus longtemps que le reste. J'appartiendrai au chapitre de la curiosité limitée.¹ » Il n'avait pas tout à fait tort. Il pensait, bien entendu, aux *Chantefables* et aux *Chantefleurs* que nous connaissons tous. De fait, Robert Desnos n'a longtemps été pour moi que l'auteur de *La Ménagerie de Tristan* avec ou sans les notes du compositeur Joseph Kosma :

L'araignée à moustaches
Porte de belles lunettes
Et joue de la clarinette
Du tambour de la trompette
Et chante d'une voix nette
Fait le jour maintes pirouettes
Toute la nuit fait la fête

Et charme les grosses bêtes²

Comme moi ! Il me faut maintenant répondre à une question. Robert Desnos n'est-il plus aujourd'hui qu'une simple « curiosité » littéraire ? Je ne le pense pas. Je crois plutôt que l'auteur de la *Complainte de Fantômas* fait toujours entendre sa voix et que nous sommes nombreux à nous promener en sa compagnie :

Aujourd'hui je me suis promené avec mon camarade,
Même s'il est mort,
Je me suis promené avec mon camarade.

Qu'ils étaient beaux les arbres en fleurs,
Les marronniers qui neigeaient le jour de sa mort.
Avec mon camarade je me suis promené.

Jadis mes parents
Allaient seuls aux enterrements
Et je me sentais petit enfant.

Maintenant je connais pas mal de morts,
J'ai vu beaucoup de croque-morts
Mais je n'approche pas de leur bord.

C'est pourquoi tout aujourd'hui
Je me suis promené avec mon ami.
Il m'a trouvé un peu vieilli,

Un peu vieilli, mais il m'a dit :
Toi aussi tu viendras où je suis,
Un Dimanche ou un Samedi,

Moi, je regardais les arbres en fleurs,
La rivière passer sous le pont
Et soudain j'ai vu que j'étais seul.

Alors je suis rentré parmi les hommes.³

Peu de temps avant son arrestation le 22 février 1944 par la Gestapo, Robert Desnos écrivait que « la vie se déroule comme un bal travesti, une longue redoute dont les participants se trompent mutuellement, se trompent eux-mêmes⁴ ». Il mourut du typhus le 8 juin 1945 au camp de Terezin. De lui, j'aime cette réflexion sur la poésie : « Il me semble qu'au-delà du surréalisme il y a quelque chose de très mystérieux à réduire, au-delà de l'automatisme il y a le délibéré, au-delà de la poésie il y a le poème, au-delà de la poésie subie il y a la poésie imposée, au-delà de la poésie libre il y a le poète libre.⁵ » Et pour en savoir plus sur la vie et l'œuvre de Robert Desnos, Anne Egger nous donne pertinemment de bonnes raisons de lire la biographie qu'elle a consacrée au poète : « Desnos ? Un nom connu, une œuvre un peu moins connue, une vie inconnue.⁶ »

1. Robert Desnos, *Œuvres*, édition établie par Marie-Claire Dumas, Quarto/Gallimard, 2003, p. 1265. 2. *Ibid.*, p. 720. 3. *Ibid.*, p. 989-990. 4. *Ibid.*, p. 1197. 5. *Ibid.*, p. 1204. 6. Anne Egger, *Robert Desnos*, Fayard, 2007.

« En 1924, quand à bout de ressources l'homme, ayant fait le tour de sa curiosité et des divertissements un peu simples qu'il tient de ses père et mère, cherchait à se distraire par un moyen qui fût en rapport avec les événements qu'il traversait, il n'avait d'autres recours que de restituer à la vie la couleur tragique qui était en grande faveur cette année-là, où les catastrophes furent la menue monnaie des jours. »

Louis Aragon, *Le Paysan de Paris* (1926)